



*Nouveau Journal des Dames.
Rue Meslée, N.º 28.*

Robe de Satin, garnie de Petit-gris, Coiffure à la Sauvage en Fleurs et Marabou.

NOUVEAU
JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec une romance en musique et sept gravures par mois, savoir : trois de modes françaises, dont une d'homme, deux de modes allemandes et anglaises et deux portraits de femmes célèbres. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

~~~~~

MODES.

Nos jolies femmes prendraient-elles des goûts et des mœurs sauvages, vont dire les hommes qui daignent quelquefois abaisser leur dignité masculine jusqu'à regarder une gravure de modes ? Non, messieurs, ce n'est point un goût, mais, seulement, une fantaisie, et peut-être encore ne durera-t-elle pas assez long-tems pour vous permettre de faire quelques méchantes plaisanteries sur le nom de cette jolie coiffure, très-jolie en dépit de sa sauvagerie. Au reste, cette mode ne peut être très-générale, car il faut une expression de physionomie toute particulière pour qu'elle embellisse : et quelle femme voudrait courir le risque de ne pas être aussi jolie *que faire se peut* ?

En fait de modes nouvelles par leur *étrangeté*, nous avons

vu un chapeau à deux passes ; ces passes qui partent du milieu du front, s'élargissent de chaque côté et forment deux espèces de grands *papillons*, comme nous pouvons en voir aux portraits de nos trisaïeux. Le système de la *rotation* s'étend jusques aux modes ; elles tournent sans cesse sur leur axe ; mais il paraît que le cercle qu'elles décrivent est long à parcourir, car je crois que la comparaison que nous établissons entre le joli chapeau à deux passes et les papillons des bonnets de nos grand'mères, peut remonter à deux siècles.

Il paraît que les garnitures en crévés vont être de mode cet hyver : nous avons vu des robes de satin dont les crévés étaient en martre zibeline ou en petit-gris. Les garnitures des robes en soie sont toujours très-étoffées ; l'on nous en a montré une que nous donnerons sous peu, où il était entré 14 aunes de gros d'hyver seulement dans la garniture : au lieu de ceintures de ruban, on porte avec les robes en soie des cordelières, espèces de larges gances plates en soie, auxquelles deux glands sont attachés.

Les turbans prennent généralement ; les femmes en chiffonnent elles-mêmes sur leurs têtes avec des barèges de différentes couleurs, dans lesquels on entrelace des gances d'or et d'argent : un gland d'or est attaché à un coin de l'étoffe qu'on arrange de façon à ce qu'il tombe en pointe sur l'oreille.

HOMMES. — Un élégant petit maître vient de réfléchir ; car

Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe,

qu'il fallait inventer une nouvelle couleur pour les pantalons d'hiver ? Elle se compose d'un gris mélangé que l'on nomme *dos de lièvre*. Ainsi le vers du bon La Fontaine que nous venons de citer, se trouve bien en situation. Ces messieurs forment chaque jour de *nouveaux nœuds* . . . à leur cravate ; nous en avons vu un que nous tâcherons d'imiter dans notre première gravure d'homme, bien qu'il nous paraisse aussi compliqué que le fameux nœud gordien. Les gilets ne diffèrent que par leurs couleurs : on en voit en casimir rouge, brodés de soie noire plate.

DONATINE T.



LETTRE D'UN PEINTRE

Aux Rédactrices du Nouveau Journal des Dames.

Mesdames,

Lorsque Zeuxis peignit, pour les habitans de Crotone, cette fameuse Hélène qui fixa l'admiration des connaisseurs, il avait combiné, pour exécuter ce chef-d'œuvre, les traits des cinq plus belles personnes de la Grèce, et il en composa un ensemble charmant. Comment ferait aujourd'hui un nouveau Zeuxis, s'il avait à représenter un résumé de toutes les grâces? Que ferait le divin Cléomène s'il avait à reproduire sa Vénus? Vainement ces artistes célèbres chercheraient à fixer leur attention sur les traits de nos plus belles femmes, pour en former un modèle parfait de la beauté; bien cependant que beaucoup de nos jolies Françaises ne pussent leur servir de modèle, si elles ne poussaient la légèreté de leurs goûts jusqu'à devenir indifférentes sur leurs propres avantages; mais grâce aux bisarreries inconstantes de la mode, les femmes ne nous offrent plus le lendemain les mêmes charmes que nous avons admirés la veille.

Il y a près de trois mois que je vis un matin arriver chez moi la jeune Aglaé; elle désirait que je fisse son portrait. Elle posa de suite, désirant voir si je saisis parfaitement son ensemble à la première esquisse; elle attachait peu d'importance à ce que je rendisse fidèlement l'expression charmante de sa physionomie; mais elle tenait surtout à ce que j'eusse le soin de peindre exactement *la finesse de son corsage*, qui n'offrait à mes yeux que des formes altérées, je dirai même déplacées par l'étreinte d'un long corset qui comprimait tous ses mouvemens. Je parvins à donner la forme d'un *fuseau* à cette taille qui pouvait être si gracieuse; Aglaé fut enchantée de cette première ébauche; elle revint plusieurs jours de suite, et parlait toujours plus satisfaite de sa ressemblance. Je lui demandai une dernière séance pour mettre le fini du pinceau à la plus jolie tête que j'eusse contemplée de ma vie. Il se passa plusieurs semaines avant que je la revisse. Enfin elle arrive un jour

chez moi ; elle venait m'accorder quelques instans qui suffisaient pour terminer le tableau. J'approche mon chevalet, je lève avec empressement le voile qui cachait aux regards indiscrets l'image de cette jeune beauté ; elle se regarde. . . . (pour s'admirer encore ; car c'étaient bien là ses traits enchanteurs) Un cri d'effroi se fait entendre. . . . Ciel ! quelle horreur ! est la première exclamation qui lui échappe ; comment, monsieur, vous avez pu me représenter ainsi ? Comment avez-vous pu donner à ma tournure (que tout le monde convient de trouver charmante) cet air gauche et guindé ! cette taille longue qui masque les hanches ! cette gorge écrasée et qui me vient jusqu'au menton ! Vous avez donc voulu faire de mon portrait une vraie caricature ? Cela est affreux, monsieur, etc. Je tâchai de calmer sa colère en alléguant que j'avais dessiné trait pour trait jusqu'au plus petit détail de son costume ; que j'avais copié fidèlement sa tournure. . . . Ma tournure, monsieur ! . . . Je vous fais votre propre juge ; voyez si ma taille a jamais eu cette roideur ! voyez si j'ai cette gaucherie dans le maintien ! Au même instant elle détache une grande pelisse qui l'enveloppait entièrement, et découvre à mes yeux. . . . une jeune grâce que Praxitèle lui-même eût été jaloux de modeler. Je la contemplai avec extase ? Aglaë le remarqua ; et quelle colère ne s'apaise chez une jolie femme lorsqu'elle s'aperçoit de l'effet que produisent ses charmes ? Aglaë n'était déjà plus irritée ; elle me prit la main et me dit d'une voix la plus douce : mon cher monsieur, il se peut que j'aie quelques torts de vous en vouloir, car je crois me rappeler que *dans le tems* (il y avait à peine un mois que j'avais commencé son portrait) nous portions de ces affreuses tailles longues que nous avons proscrites pour toujours ; mais n'y aurait-il pas moyen de remédier ? . . . Je saisis promptement sa pensée, et par quelques traits de pinceaux j'effaçai ce long corsage dépourvu de grâce, et j'y substituai une jolie robe grecque qui se drapait avec élégance autour des formes les plus belles. Aglaë fut ravie, et me quitta enchantée d'elle-même.

Je remis prudemment le voile mystérieux sur cette figure enchanteresse. Il y avait peu d'instans que je venais de parcourir quelques fragmens de Pygmalion : pouvais-je espérer d'être plus sage que lui ? Mon modèle était animé ; il était paré de tous les dons de la nature, peut-être de tous ceux du

cœur... Je me promis bien de ne pas avoir la témérité de contempler mon ouvrage, et de remettre fidèlement le portrait entre les mains d'Aglaé, sans y jeter un dernier regard. J'en étais là de mes résolutions, lorsqu'un de vos journaux me tomba entre les mains; je vis que vous parliez de nouveaux corsages à l'espagnole, qui doivent être boutonnés jusqu'au haut du col, et descendront très-bas... Je frémis à l'idée de revoir Aglaé dans une seconde colère; car dans quelques jours va paraître sans doute la fatale gravure qui va détruire de nouveau tout mon mérite auprès d'elle. Je suis loin, mesdames, d'oser attaquer l'inconstance de la divinité dont vous êtes les prêtresses; mais si ma voix profane pouvait pénétrer jusqu'aux autels que vous desservez, je vous demanderais ce que nous devons faire, nous pauvres peintres de portraits, pour sauver notre réputation des caprices de la mode actuelle, qui nous feront passer dans la postérité pour des artistes qui ne savaient pas mettre ensemble les parties les plus gracieuses de leurs modèles: j'oserais vous dire encore que ces modèles charmans, dont les goûts sont légers comme la pensée, entendent bien mal leur intérêt en adoptant tel ou tel costume, par cela seul qu'il est à la mode. On a souvent comparé une réunion de femmes à un parterre émaillé de fleurs; je terminerai cette lettre en leur prouvant que cet éloge même pourrait leur servir d'utiles leçons; car chacune de ces fleurs auxquelles on les compare, s'offre à nos yeux entourée d'un feuillage qui se trouve en harmonie avec son genre de beauté. Ainsi la sombre verdure de la modeste violette conviendrait mal au jasmin léger, et les branches délicates de cet arbuste joli ne pourraient servir d'ombrage à la brillante rose qui doit une partie de son éclat à l'arbrisseau qui l'entoure.

SECOND THÉÂTRE FRANÇAIS.

Le Paria.

PERSONNE n'ignore que les Indous sont divisés en quatre classes ou castes; que celles des *Brachmanes* est la première, et que *Brahma* la tira de sa propre bouche, pour prier, lire et instruire. La seconde se compose des *Kchatria* ou guerriers; ils sortent des bras de la divinité et ont été mis sur la

terre pour tirer de l'arc, combattre et gouverner. La troisième caste, sous la dénomination de *Veichya*, renferme tout ce qui est marchand et cultivateur. Dieu la prit dans son ventre et dans ses cuisses. Enfin, la quatrième qu'on appelle *Soudra*, comprend les artisans et les domestiques. C'est de ceux-là et non du *Paria* que M. Delavigne eût pu dire :

Brahma les enfanta dans un jour de vengeance ;
La poudre de ses pieds leur donna la naissance ;

et cette caste des *Soudra* est elle-même subdivisée en autant de classes qu'il est de métiers différens.

Toutes ces diverses castes sont séparées les unes des autres par des barrières insurmontables. La moindre violation aux lois qui servent de base à des institutions établies et encore pleines de vigueur depuis des milliers d'années, suffit pour faire rejeter de sa caste un Indou qui, dès-lors, est regardé comme un excommunié et ne peut plus faire société qu'avec les *Paria*.

Les *Paria* sont moins regardés comme composant une caste, que comme le rebut de toutes les autres.

Ces misérables, réduits aux plus vils emplois, marqués du signe de la réprobation, ne laissent pour héritage, à leurs descendans, que la souillure, la misère et l'infamie. Tels sont les deux personnages principaux de la tragédie nouvelle. Si je me suis étendu sur ces particularités, c'est pour redresser les erreurs commises par la plupart des journalistes, qui ont rendu compte de la représentation du *Paria* ; mais je veux me borner, dans ce premier article, à donner une analyse, et bien exacte, d'un ouvrage qui offre de grandes beautés, et, malheureusement, aussi, de grands défauts que l'auteur aurait pu facilement éviter. Pour mieux me faire entendre, j'en réduirai le plan à sa plus simple expression.

Idamore, jeune *Paria* de naissance, a quitté depuis trois ans les forêts de la côte d'*Orixa* ; il a pris du service dans les armées indiennes, et sa valeur et ses exploits l'ont placé à la tête des *kchatria* ou des guerriers.

Parvenu à ce haut rang, il devient passionément amoureux de la jeune *Néala*, fille d'*Akebar*, chef des *Brachmanes* : bien que *Néala*

Soit à l'hymen du fleuve, en naissant, destinée ;

je dois faire remarquer, en passant, que ce fleuve, qui est le Gange, se trouve, d'après la mythologie des Indous, ne pouvoir être qu'une déesse qui s'appelle Ganga, et que par conséquent cet hymen-là ne doit pas beaucoup effrayer Idamore.

Néala paie d'un tendre retour le jeune Paria; mais, à la vérité, celui-ci ne lui a pas encore dévoilé le secret de sa naissance.

Akebar, lui-même, consentira-t-il à donner sa fille à un homme qui le déteste et qui le lui prouve chaque fois que l'occasion s'en présente? Cependant, la politique lui en fait une loi; et, au moment où fort mal-à-propos il est de la plus grande impolitesse envers son futur beau-père, celui-ci lui accorde la main de sa fille.

Oui, mon orgueil vaincu s'humilie à tes pieds,

s'écrie Idamore transporté de joie; c'était précisément sur quoi comptait le prêtre ambitieux qui n'avait vu, dans l'accomplissement de cet hymen, qu'un moyen adroit de dompter le caractère de l'intraitable Idamore, ou bien de l'attacher à ses intérêts; car il prétend au trône, quoiqu'il sache fort bien que, d'après les lois de son pays, les rois sont choisis dans la caste des kchatria.

Idamore a donc obtenu ce qu'il désirait; mais il n'a pas encore découvert à Néala qu'il était Paria; et pour faire cette fatale déclaration, il rappelle inutilement son courage.

Je tremble; elle m'apprend que je pouvais trembler:

Néala paraît: Idamore parle: l'aveu de sa naissance cause d'abord à la jeune brahmine, de la surprise, de l'horreur et de l'effroi. Idamore veut se tuer; mais quoique Néala le laisse faire, il réfléchit, et voit qu'une tragédie qui finirait au commencement d'un troisième acte, ne serait pas dans les règles prescrites par Aristote, et il ne se tue pas; et Néala, de son côté, comprend assez facilement qu'un Paria ressemble à un autre homme, et qu'on n'est pas foudroyé pour laisser tomber sa main dans la sienne; et elle est en un instant guérie de tous ces préjugés d'enfance; et l'Amour, à Bénarès comme à Paris, est un grand faiseur de miracles.

On se dispose à la grande cérémonie: Néala va quitter ses

jeunes compagnes pour entrer dans un monde nouveau pour elle ; elle dit adieu à ses vastes forêts , aux ruisseaux qui murmurent , aux oiseaux qui gazouillent. Cette scène , qui d'ailleurs est d'une simplicité touchante , se distingue de toutes les autres par ce qu'on appelle la couleur locale ; elle est imitée presque entièrement d'une scène du quatrième acte de *Sacountala* , drame sanscrit , dont on possède une traduction française.

C'est dans ce moment qu'un incident nouveau (j'allais dire , je crois , un accident) vient mettre obstacle au bonheur d'Idamore et de Néala.

Le jeune Paria a encore son père qu'il a même abandonné d'une assez vilaine manière ; et ce père cherche son fils de tous côtés. Ne voilà-t-il pas qu'il arrive à Bénarès , qu'il reconnaît Idamore , et qu'au lieu d'être enchanté de le voir au faite des honneurs , il veut le ramener dans sa province d'Orixà , pour y vivre comme font tous les Paria ; et chacun sait , d'après ce que nous avons dit plus haut , que cette vie n'a rien de trop séduisant.

Idamore suivra-t-il son père ? ne le suivra-t-il pas ? cela méritait bien quelques réflexions. Eh bien , point du tout. Parce que l'entêté vieillard préfère le spectacle de la mer en fureur , de beaux sites , de beaux rochers , de beaux arbres , aux tours des jongleurs qui nous amusent fort nous autres Parisiens , ou bien aux danses des jeunes Bayadères , dont l'opéra de M. Jouy nous a donné une idée assez peu exacte ; parce que , dis-je , le vieux Paria Zarès a bien résolu de quitter *Bénarès* avec Idamore , ce dernier est forcé d'abandonner sur le champ maîtresse , honneurs et richesses. Son père enchanté , et qui compte sur lui pour faire le voyage , va se promener et voir les curiosités de la ville , tandis qu'Idamore s'apprête à faire ses adieux à Néala ; mais il réfléchit encore ; et ses dernières réflexions ne le conduisent pas à des résolutions aussi généreuses que celles dont nous venons de parler : au lieu de quitter Néala , il commencera par l'épouser , et puis ils partiront tous ensemble.

L'analyse du *Paria* n'ayant pu entrer en entier dans ce Numéro , nous donnerons la suite dans le prochain.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ , rue St.-Louis , N^o. 46 , au Marais.



BIBLIOTECA MUNICIPAL